*Ce texte a été reproduit via*
*un logiciel de reconnaissance de texte,*
*des erreurs peuvent subsister.*

FLOREAL MACARRO

# *Organisations et pratiques libertaires : deux voies divergentes ?*

Comme la chrysalide l'est au papillon, l'avenir de l'anarchisme a besoin d'un passé mais aussi d'un présent ferme sur lequel se poser. Faute de bien connaître ce passé, on risque de rester prisonnier de sa propre chrysalide ; faute de bien assurer le présent, la base de lancement risque de se dérober sous nos pieds. Dans un cas comme dans l'autre, l'avenir de l'anarchisme et son drapeau noir ont beaucoup de chances de flotter ... dans l'espace virtuel. Mais au fait...

## *1. L'anarchisme a-t-il un passé?*

Cela semble évident étant donné le nombre de jeunes qui y viennent, attirés par les échos des fracas des batailles passées, aux quelles les organisations libertaires existantes, plus particulièrement les anarcho-syndicalistes se réfèrent constamment; certaines comme d'un moule idéologique et méthodologique pour essayer de reproduire les succès de l'histoire. Malheureusement, plus que d'histoire, c'est d'iconographies qu'on se nourrit : La Commune, Makhno, l'Ukraine, Cronstadt et surtout la Révolution de 36 et l'Espagne Libertaire, Durruti ... À se demander si l'histoire, elle-même figée, ne se réduit pas a une succession d'iconographies, à un film, même pour les chercheurs les plus érudits.

Ce rapport de spectateur, cette relation à l'image, créent la fascination, donc l'attachement, voire même parfois un authentique mysticisme. C'est là, paradoxalement, toute la distance qui sépare actuellement, pour la plupart d'entre nous, le présent anarchiste de son passé. Ce n'est pourtant pas cette histoire sur et sous cellophane qui nous intéresse. Mais comment crever l'imagerie pour accéder à l'essentiel? Et ce, de façon à bien cerner le passé qui nous habite et qui agit encore à notre insu, tant au niveau social que personnel, ces deux dimensions à jamais inséparables.

Pour nous, c'est en réduisant au maximum la distance entre l'idéologie et le vaste domaine des réalisations pratiques comprises dans les champs interactifs du privé, du social et du politique.[1] Par nécessité fonctionnelle, il nous faut comprendre et assimiler l'histoire[2] comme élément constitutif du vivant et du coup nous débarrasser de sa lourde carcasse mythique. L'objectif étant de nous approprier ce qui était en germe dans ce passé, pour le

[1] Le terme politique sera utilisé tout au long du texte dans son sens originel, soit la gestion de la cité par les citoyens eux-mêmes avec des formes de démocratie directe.

[2] La société a su assimiler certaines de nos revendications, comme revenu minimum, APL, droits de l'enfance, etc., mais on est en droit de se demander si ce n'est pas pour mieux leur enlever leur sens profond et subversif, remplaçant par exemple, solidarité humaine par assistanat bureaucratique, liberté sexuelle par commerce des sexes, enfants y compris.

développer dans un présent mieux compris et l'offrir à un possible futur, le transmettre en mémoire à nos enfants et en germe constructeur de leur futur. Se défaire du vieux pour recomposer le neuf, un procédé, somme toute, inhérent à la vie elle-même.

Mais pour situer cette histoire, nous limiterons-nous, comme c'est souvent le cas, aux deux siècles passés, aux seuls lieux et mouvement qui se réclamèrent de l'anarchie ?

Dans le contexte de ce XXIe siècle naissant, on ne peut plus se référer qu'à la lutte des classes quand la nature elle-même, c'est à dire nos fondements vitaux comme espèce humaine, sont gravement menacés, créant ainsi une situation sans précédent. Pas plus qu'on ne peut continuer à justifier l'évolution des sociétés en opposant « Nature et Culture »[3]. La question devra s'élargir de façon à prendre en compte dans l'histoire quels sont les éléments précurseurs d'une socioculture, non pas contre la nature, mais plutôt dans le prolongement de celle-ci. Autrement dit, on se situe sur le terrain psychanalytique où « le principe de réalité » ne domine pas « le principe de plaisir ».

A la lumière d'une approche que lui-même qualifie de « naturalisme dialectique », c'est Murray Bookchin qui, avec une grande cohérence, nous apporte des éléments de réponse à cette insuffisance dans l'interprétation de l'histoire, avec « L'Écologie de la Liberté ».[4]

Fait d'autant plus méritoire que ce livre fut écrit en 1971, époque ou la mode intellectuelle était plutôt au « laisser-aller », voire au « nihilisme» qui inspiraient la plupart des intellectuels de l'après 68. En effet, pour ces post-modernistes, post-structuralistes et autres relativistes, le concept d'histoire se dissout dans une série d' « histoires » éclectiquement réunies en une multitude d'épisodes sans connections entre eux, c'est à dire à de simples « accidents ». Propos dissolvants dans un contexte social lui-même fragmenté. La synergie de ces deux influences explique peut être, en partie le cantonnement des anarchistes définis comme tels sur des positions majoritairement négatives, « contre », « anti », etc., sans propositions sociologiques nouvelles et concrètes pour ici et maintenant, pendant les dernière décennies de cette fin de siècle. Propositions qui auraient certainement trouvé un écho favorable de certains mouvements non déclarés, mais de pratiques libertaires comme le féminisme, les lieux de vie, le mouvement des chômeurs, les mouvements ouvriers, certains types de solidarité avec le tiers monde et d'expressions artistiques comme festivals de rue, etc.

## *2. L'anarchisme a-t-il un présent ?*

Il n'empêche que l'on assiste à un regain d'intérêt manifeste de la part des jeunes pour l'anarchisme, sans doute comme réaction à l'éclatement social mais aussi par nécessité de cohérence et d'unité vers un but qu'aucun mouvement de gauche n'assume encore après la chute du mur de Berlin Mais de quels outils est doté l'anarchisme aujourd'hui pour se développé ? Quelle est la nature de ce développement? Mis à part le courant « individualiste » minoritaire, très souvent mal compris, ambigu et refuge d'attitude égocentriques proches du libéralisme, l'anarchisme d'aujourd'hui se réclame de l'organisation autonome et fédérée. Propagande et agitation tous azimuts, avec fond lointain de société idéale, constituent le support de la plupart des groupes existants. Pour les plus spécifiquement anarchistes, grandir et transmettre l'idéologie est leur but avoué.

---

[3] Dans *Nacionalismo y Cultura*, Ed. La Piqueta, Madrid, 1977, l'anarcho-syndicaliste Rudolf Rocker trace un intéressant et vaste parcours historique de la pensée et des luttes humaines pour la liberté, luttes qui se réalisent selon lui à travers la culture contre la nature.

[4] Ouvrage non traduit en français dans sa totalité. On peut en trouver un chapitre édité par l'ACL sous le titre de *Qu'est-ce que l'Ecologie Sociale ?* et d'autres ouvrages de l'auteur. Voir aussi les éditions Écosociété. En Espagne *Ecología de la Libertad* vient d'être édité en col1aboration entre Madre Tierra et notre association : ALAIDES.

*Pour l'instant l'anarchisme plus actif et constructif émerge sans doute ailleurs*

Même s'il n'en prend pas le nom, et malgré certaines notes dissonantes, c'est là sans doute une source d'espoirs. Le mouvement zapatiste au Chiapas est le plus connu grâce à sa médiatisation mais, dans tout le Mexique, un mouvement populaire de refus du modèle de développement capitaliste présente bien des caractéristiques libertaires à prendre sérieusement en considération. Parallèlement ils « ont replacé leur mode d'action politique à l'échelle humaine, sur le plan local, au sein de nouvelles organisations communautaires... » ; « dans leurs espaces concrets, sur leur sol. » Et en tournant le dos aux partis politiques.[5]

## *L'anarcho-syndicalisme dans l'actualité*

Reste l'anarcho-syndicalisme, la seule organisation qui a donné ses fruits dans l'histoire, parce que bâtie à partir de nécessités d'émancipation économique concrètes. Mais qu'en est il à présent? Les deux courants qui s'en réclament, les CNT et la CGT (d'Espagne) bénéficient également d'un regain d'intérêt, dû sans doute à la fois à une lassitude des centrales réformistes et à l'élan vital spontané d'une minorité de jeunes travailleurs et étudiants, mais aussi au prestige des luttes passées. En ce qui concerne l'aile plus «radicale », dans le concret, beaucoup de travail, d'abnégation pour des «pratiques militantes» s'apparentant plus avec le prosélytisme, foi comprise, qu'avec une pratique syndicale réelle. Leur intransigeance surpasse, et de loin, les exigences de la classe ouvrière actuelle apparemment plus « embourgeoisée» et à laquelle, bien des fois, ils n'appartiennent même pas, ou si peu. Étudiants, professions libérales, leurs actions sont pamphlétaires et rapportées, plus motivées par l'idéologie issue d'une réalité désormais révolue que par des nécessités vécues dans « leurs tripes », au quotidien. Cette coupure de la réalité, ce déphasage ne permettent pas l'enrichissement que procure le développement de la pratique sociale, mais occasionne plutôt le repli sur soi, avec les phénomènes mystiques, dogmatiques et sectaires qui en découlent.

Par réaction, l'aile « réaliste » se connectant davantage avec le milieu « ouvrier », gagne en nombre mais ne parvient pas à infléchir l'orientation bourgeoise de ce dernier et s'enlise dans des revendications molles et dans la bureaucratie du professionnalisme qui la fait s'assimiler, de plus en plus, aux autres syndicats « réformistes ».[6]

Coupure d'une part et assimilation de l'autre ne sont-elles pas le reflet 'lin outil désormais inadapté aux exigences d'une transformation politico-sociale profonde? Autrement dit, l'anarcho-syndicalisme peut-il encore tendre à un rôle révolutionnaire prépondérant ?

Rôle prépondérant pour l'anarcho-syndicalisme est une redondance puisque celui-ci, par définition, aspire à la prise en main des secteurs de la production et de la distribution par les ouvriers eux-mêmes pour atteindre sa finalité: le communisme libertaire.

Pour ce faire, il faudrait l'adhésion potentielle d'au moins la majorité de la classe ouvrière, en admettant que les ouvriers veulent bien se reconnaître en tant que telle, c'est-à-dire qu'ils soient attachés à leur usine et à leur travail, considérés pas seulement comme un gagne pain mais comme utilité sociale, gratifiante en plus. Mais « amour du travail bien fait» sonne comme d'une époque et ne rime pas trop avec automatisation, informatique et autres prouesses techniques. Pour un anarcho-syndicalisme aujourd'hui, cela sous-entend qu'il existe une prédisposition pour le syndicalisme tout court, ce qui est loin d'être le cas. On essaye bien d'y remédier par la propagande d'éveiller la « conscience de classe », mais celle-ci était déjà bien mise en doute par Berneri en 1934. Pour lui, c'était en fait « la conscience de représenter

---

[5] Voir le livre *Les ruines du développement* de Ignacio Sach, éd. Ecosociété, distribué par la revue *Silence*.

[6] Document interne de la CGT d'Andalousie du 23 mars 1998. Voir aussi la revue *La Campana* n°118 du 4 octobre 1999 : « Un intento de autocritica ». Lupi.

une force collective ... (qui) réside plutôt dans l'agglomérat d'individus en très grande partie salariés ... en contact avec un propriété par nature indivisible ».[7] Que sont donc ces grandes usines devenues avec leurs multitudes d'ouvriers affamés qui n'avaient pas encore connu les « bienfaits du Fordisme » ? Et combien d'usines à contrôler dans le secteur de la production ? Dans la distribution peut être, ou le fonctionnariat, à moins que ce ne soit dans le tourisme. D'autres travailleurs produisent également pour nous, ailleurs...

## *Rapports entre l'anarcho-syndicalisnu et les autres mouvements sociaux*

### *Bref aperçu historique*

Etant donné l'ampleur et la richesse des réalisations de l'anarcho-syndicalisme espagnol, en 1936-39, celui-ci reste notre référence obligatoire en tant que réalisations possibles de l'anarchisme, même cette riche expérience de luttes et réalisations étalées sur un demi-siècle, est encore trop peu connue dans ses détails et subtilités.

Au départ ce mouvement, de rupture récente avec une paysannerie encore nombreuse, était très sensible aux discours des penseurs anarchistes naturalistes qu'étaient Kropotkine et Reclus. La nature, ils la connaissaient et l'appréciaient et le « Communisme Libertaire» c'était palpable, c'était l'écho de leurs villages aux pratiques solidaires et lieux du savoir-faire ouvriers et paysans savaient cependant que pour une société nouvelle à laquelle ils croyaient fermement, il fallait préparer des « êtres nouveaux ».

Les écoles rationalistes fondées par les militants ouvriers et Francisco Ferrer se multiplièrent après l'exécution de ce dernier en 1905. Les enfants y étaient élevés dans une authentique passion de la nature. Cela peut expliquer, en partie sans doute, que dans les années 20, et ce malgré dictature de Primo de Rivera on assiste à une véritable explosion du « naturisme » avec ses variantes de végétarisme, nudisme, etc. Sous l' l'influence des anarchistes et la cohérence de leurs idées qui englobent la déterminante question sociale dans la problématique de la nature et de la santé, ce naturisme souvent éclectique, teinté de mysticisme devient « naturisme social », c'est à dire une conception de « l'autogestion de la santé» qui implique aussi l'instauration d'une société anticapitaliste autogérée et en synergie avec la nature. On assiste aussi, de la part de ces naturistes, à la création de « colonies naturistes» à la campagne, véritables « laboratoires de l'utopie » : mais, à la grande différence avec le récent mouvement de l'après-68, ces « alternatifs » avant l'heure sont toujours restés en symbiose avec le corps social libertaire des villes qui, lui-même, comme part entière de leur lutte, créait des coopératives de consommateurs dans les « sociétés végétariennes. » Parallèlement, «l'urbanisme social» des anarchistes s'oppose à la spéculation et la croissance tous azimuts dans les villes par la grève des loyers et la création de coopératives de logements, mais aussi par des campagnes de dignification de la paysannerie pour éviter l'afflux de l'exode rural. En 1936, un plan audacieux et sans précédent dans l'histoire est proposé pour la ville de Barcelone, une fois écartée la spéculation. Ce plan prévoyait sur dix ans la réduction de la population à la limite maximum de 100 000 et cela sans aucune imposition, par la création d'autres centres d'intérêt comme l'amélioration des conditions de vie à la campagne. L'agriculture ne serait plus le monopole des campagnes mais serait intégrée dans une ville restructurée avec des maisons n'excédant pas deux étages, saines et agréables et une circulation des automobiles fortement réglementée. Il était prévu Sur toute la Catalogne, un inventaire des ressources naturelles et

---

[7] Camilo Berneri, *Œuvres choisies.* Éd. du Monde libertaire, Paris, 1988.
« L'idolâtrie ouvrière », p. 288

la recherche d'énergies renouvelables.

Si l'on ajoute à cela la naissance en 1934 d'un féminisme social d'une grande lucidité avec «Mujeres Libres », on a là un authentique projet d'Ecologie Sociale[8] qui, s'il n'avait pas été sabré par la réaction internationale, aurait changé le cours de la civilisation actuelle et évité pas mal de dégâts tant au niveau humain que naturel.

Bref, aujourd'hui encore, une importante leçon pour beaucoup d'écologistes perdus dans les couloirs de la technocratie et les hiérarchies de pouvoir.

Mais c'est, il nous semble, aller contre l'histoire que d'insister là où nos propres compagnons de référence nous avaient déjà mis en garde. Pour Durrutti, en 1936, l'anarcho-syndicalisme avait ses jours comptés si on ne gagnait pas la guerre. Il savait que les réformes des sociaux- démocrates gagneraient les ouvriers, au conformisme bourgeois.[9]

*En relation au présent*

Si l'on compare l'évolution du rapport entre l'anarcho-syndicaliste de l'époque et les autres sensibilités sociales, on s'aperçoit que partant de l'unité du mouvement ouvrier d'inspiration anarchiste, celui-ci évolue progressivement vers une différenciation, qui, à son tour, enrichit le tout, Un phénomène comparable à la croissance d'un arbre, aux branches de plus en plus nombreuses, c'est à dire des tendances sociales presque aussi variées que dans l'actualité. Seulement le tronc de l'arbre anarcho-syndicaliste, c'était près de deux millions de syndiqués.

Dans le cas présent, il nous faudrait un cheminement inverse à celui des années 30 en Espagne.

Il ne s'agit pas de descendre en flèche l'anarcho-syndicalisme actuel. Simplement, il ne peut plus vertébrer un mouvement révolutionnaire. Faute de pouvoir l'envisager, il faudra songer à composer d'égal à égal avec d'autres mouvements sociaux pas disposés du tout à se placer sous l'hégémonie de l'anarcho-syndicalisme. Et pourquoi le faire ? Dans ce cas, il est illusoire de parler d'anarcho-syndicalisme mais plutôt de syndicalisme à la même enseigne que d'autres mouvements sociaux également à tendance libertaire. A partir de cette reconnaissance salutaire, sans doute apparaîtrait la nécessité de coordination des pratiques sociales d'inspiration libertaire, ce qui sera abordé plus loin.

Ce qu'il faut retenir, c'est la nécessité impérieuse de créer un outil adapté à la situation actuelle, capable à partir du concret, de mobiliser et rassembler le maximum de forces sociales et d'être à la fois vecteur d'un projet de société libertaire. C'est devenu une nécessité structurante fondamentale, tant pour notre intégrité physique que morale face à la destruction sociale et écologique systématique du capitalisme. Mais dans quel champ situer cet outil à la fois coordination et vecteur? Sous quelle forme ?

Chacun des mouvements sociaux est à lui seul un monde, avec ses préoccupations spécifiques et très peu d'entre eux parviennent à communiquer avec les autres. Nous avons donc, d'une part le cloisonnement entre les diverses composantes du champ social, puis de ce dernier avec le champ qui l'englobe, le politique. Or si nous considérons les trois champs intéractifs du privé, du social et du politique, c'est bien à ce dernier de refléter les deux autres. C'est loin d'être le cas actuellement puisque tout le travail que nous faisons au niveau social est repris et utilisé pour des « manœuvres politiciennes», pour ensuite mieux cacher les problèmes soulevés. On peut aisément constater que, de fait, le champ politique s'« autonomise » de plus en plus par rapport au champ social au lieu d'en être l'expression. Un champ social qui lui laisse les mains libres à chaque élection et ceci pour sept ou, au mieux quatre ans.

---

[8] *Urbanismo y Ecología en Cataluñia* de Edouard Masjuan, Ed. Madre Tierra, 1992, et autres documents.
[9] *Durruti* de Abel Paz, Ed. Fundaci6n Anselmo Lorenzo, Madrid, 1996.

## *Le municipalisme libertaire*

Pourtant le champ politique, resitué dans son contexte originel et concret de gestion de la cité par ses propres citoyens, devrait coller au social, reprendre ses volontés et ses désirs et les communiquer à l'ensemble des gens afin qu'ils puissent décider en toute connaissance de cause. Le « municipalisme libertaire », issu de l'autre tradition organisationnelle anarchiste antérieure à l'anarcho-syndicalisme, le communalisme, qui comme son nom l'indique, a pour cadre la commune, se propose d'œuvrer dans ce sens, dans l'arène politique actuelle. L'anarcho-syndicalisme avait retenu du communalisme dans un premier temps cette dimension « politique » dans la commune. Ce rôle devait revenir aux Fédérations Locales, mais s'est trouvé négligé avec le temps.[10] C'est à Murray Bookchin que revient le mérite d'avoir, avec le municipalisme libertaire, réhabilité le champ politique dans l'anarchisme où il continue cependant à avoir mauvaise presse, souvent confondu avec l'État lui-même ou la « politique politicienne » des partis. Cependant, l'anarchisme est une idéologie et une méthodologie on ne peut plus politique. Historiquement cette confusion et cet oubli nous ont fait cruellement défaut comme le déplorait Garcia Oliver en 1936[11] quand prise au dépourvu par son succès, mise au pied du mur par les autres forces politiques, la CNT se trouva dans une fausse alternative: participer au gouvernement « démocratique» bourgeois ou abandonner « le pouvoir politique ». García Oliver participa au gouvernement, malgré lui et par manque total d'alternative en la matière de la part de la CNT. Pourtant on ne peut accuser G. Oliver de « réformisme» comme ce fut le cas de Pestafia, autre figure de la CNT, fondateur du « Parti Syndicaliste ». Ce ne sera d'ailleurs pas le seul à déplorer le manque de dimension politique du mouvement libertaire tout au long de son histoire et même dans l'actualité et à faire alors un faux pas sur le terrain glissant de la politique représentative[12]. D'ou l'importance de bien définir les limites et enjeux du champ politique pour éviter ce genre de glissades fatales[13] dont les Verts ont été encore une fois victimes dans les divers gouvernements européens.

Pour le municipalisme libertaire, le quartier, la commune sont actuellement, par la cohabitation implicite due au voisinage, le lieu de rencontre privilégié du social et du politique, carrefour unique où peut se développer la démocratie directe, face à face. C'est l'espace clé de l'apprentissage politique pour toutes et tous où la distance est la plus courte entre les citoyens et leurs délégués élus pour un mandat précis. Sur le territoire, c'est la Confédération Municipaliste Libertaire qui pressionne et s'oppose au centralisme étatique. Le Municipalisme Libertaire n'ignore pas les classes, bien au contraire.

La lutte des classes existera tant que les classes existeront, mais autant qu'à l'usine ou au bureau, cette lutte peut et doit se dérouler, et même être renforcée, dans les assemblées municipales, à l'heure de décider u budget. En effet les travailleurs sont également pères, mères, fils et filles, profondément concernés par les problèmes de voisinage, d'espaces verts, d'école, de nourriture, de bruit, de qualité de l'air, de l'eau etc. C'est-à-dire de toutes ces préoccupations que doit démarrer un projet ample, d'authentique éducation citoyenne à caractère libertaire, tout comme anciennement, dans les usines, à l'occasion des

---

[10] Felipe Alaiz dans *Hacia una federacion de autonomias Ibericas*. El municipio, *la Federacion* Local, Ed. Madre Tierra.

[11] Juan García Oliver, un important militant de la CNT, membre du groupe « Nosotros » avec Ascaso et Durruti, ministre de la Justice du gouvernement républicain de Largo Caballero. Dans ses mémoires, *El eco de los pasos*, il raconte ses déboirs au gouvernement et les difficultés avec ses camarades de combat.

[12] Voir dans la revue *Polèmica* n° 67 où l'on apprend que des libertaires de la CGT ont intégré « Izquierda unida » et y ont formé des « colectivos libertarios ».

[13] « Écologie Sociale » en France fait une courageuse tentative dans ce sens.

mobilisations, on apprenait l'autogestion.

*L'expérience de Porto Alegre*

L'exemple de « budget participatif» ou « démocratie municipale »[14] de la ville de Porto Alegre au Brésil, avec son million d'habitants, est à ce titre instructive, même si elle ne concerne qu'un aspect partiel du projet libertaire et même si on retrouve dans l'histoire récente, d'autres cas instructifs quand à l'étoffement de la pratique municipaliste libertaire, comme le mouvement de voisinage dans l'Espagne post-franquiste ou la Pologne du temps de gloire de Solidarnosc. Cette expérience est d'autant plus méritoire, qu'elle émane du Parti des Travailleurs de tendance trotskiste. Dans un pays et une ville caractérisés par les phénomènes exacerbés de concentration du pouvoir, de gaspillage, de clientélisme politique et de corruption, cette initiative partant de la municipalité (PT) a permis en dix ans, et après bien des déboires et des efforts sans cesse réitérés, l'amorce puis la mise en place de mécanismes complexes pour la gestion du budget municipal par les habitants eux-mêmes. Maintenant ce sont 70 villes au Brésil qui essayent d'implanter cet authentique réseau d'assemblées, sous-assemblées, réunions, avec insertion, non seulement des citoyens les plus pauvres, mais aussi des mouvements sociaux comme les syndicats, ceux des femmes, des usagers de la santé, de la culture, de l'éducation, etc. Et ceci est porté dans les moindres recoins du champ social puisque les quartiers ont été divisés, puis sous-divisés encore en micro-quartiers de façon à disséminer les informations par capillarité dans les moindres recoins et favoriser la discussion. Cela ne se fait pas sans heurts, voire vifs conflits puisqu'au lieu de l'adhésion traditionnelle aux propositions d'un parti, c'est la participation directe du maximum de citoyens qui est stimulée. Actuellement, 75 % ont connaissance du budget, et ce, sur tous les thèmes qui concernent la ville et leurs habitants : bilan de l'exercice antérieur, prévision des frais de fonctionnement, d'investissements suivant les priorités choisies.

Comme on le voit, et le maire le confirme[15], nous sommes là en pleine « éducation politique» : « Cette expérience incite aussi les citoyens à une réflexion politique sur les limites de la démocratie représentative. » Un autre aspect qui ne peut que nous séduire, c'est la révocabilité des conseillers : « La durée du mandat des conseillers est fixée à un an [...] ce mandat est cependant révocable à tout moment, au sein du Forum des délégués des quartiers et thématiques, s'il y a une majorité qualifiée des deux tiers. » Comme l'affirme le propre maire, cette« démocratie municipale n'est pas la panacée, elle présente des problèmes et des vices qui exigent une surveillance constante, des discussions réitérées et des perfectionnements. » Elle a cependant le mérite, d'une part de nous éclairer, de confirmer certaines approches du Municipalisme Libertaire réalisées par des non libertaires, ce qui ne peut que nous aider à cultiver l'espoir en cette proposition pour le XXIème siècle. Elle nous pousse à réfléchir davantage aux propositions du Municipalisme Libertaire qui, partant d'une perspectives anarchiste, a su cibler la commune comme carrefour privilégié d'interactions entre le social et le politique et, par extension, le privé. Porto Alegre nous démontre en effet comment l'ensemble du corps social peut être stimulé par le corps politique et comment ce dernier, à son tour, en sort grandi quantitativement et qualitativement.

Porto Alegre, d'autre part, nous renvoie l'image de notre stagnation passéiste, notre manque d'imagination fécondable, et un certain narcissisme complaisant pour nos succès fugaces[16].

L'avancée capitaliste avec son ample spectre de destructions massives de type socio-

---

[14] *Quand les habitants gèrent vraiment leur ville* de Tarso Gerno et Ubiatao de Sousa, Ed. Charles Léopold Mayer, 1998.

[15] Conférence prononcée à Montréal le 25 août 1999 par le maire de Porto Alegre, Raúl Pont.

[16] Voir les TAZ et le colloque de Grenoble dans *La culture libertaire*, avant dernier paragraphe de l'introduction.

écologique[17] qui atteignent l'intégrité même de l'être humain doit être contrée dans ce carrefour du concret qu'est la commune par l'ensemble des citoyens, mais d'abord il nous faut élaborer l'outil et ça ne s'improvise pas. Nous ne pouvons pas, par exemple, continuer à nous gargariser avec des slogans sans discernement du style « élections piège cons », ce qui n'a pour effet que le renforcement du « laisser aller » et pour résultat de rester « très purs », mais sur la touche.

Pourquoi pas une participation non électoraliste aux élections municipales pour mettre en évidence les problèmes, activer les débats, stimuler les assemblées de citoyens, faire connaître nos propos et, par la suite à la rigueur, avoir des élus contrôlables et révocables à partir d'un mandat concret ?

Serions-nous moins anarchistes pour autant ?

## *Le rôle et l'importance du champ privé (personnel, particulier)*

Nous avons beaucoup parlé du social et du politique mais très peu du privé, du personnel. Dans quelle mesure les structures sociales et politiques peuvent-elles vraiment changer durablement sans que changent aussi les parties qui les constituent, c'est à dire tout un chacun de nous? Bien que négligée actuellement, cette question a toujours figuré au centre des préoccupations du mouvement libertaire au point de constituer un courant distinct souvent assimilé, par les marxistes à une « déviation individualiste ».

Alors, désuète réminiscence « individualiste» ou encore géniale intuition anarchiste, ou peut-être les deux, et pourquoi pas ? L'individualisme anarchiste a souvent été très mal compris, à commencer par ceux qui s'en réclamaient et s'en servaient comme paravent égotique.

Pour nous, il n'y a aucun doute. En nous situant encore une fois dans le quotidien, nous voyons que le concept même de liberté selon la définition solidaire de Bakounine[18], et nos projets d'émancipation sociale et politique se trouvent constamment trahis en commençant par la propre naissance brutale de chacun, suivie du processus de socialisation forcée[19]. Cette trahison continue à s'exprimer dans notre relation aux femmes, aux enfants, dans la cuisine, à l'école, etc.

Autrement dit, dans notre mouvement social et politique, nous véhiculons chacun la graine de l'autoritarisme toujours prête à germer et qui tôt ou tard, si nous n'y remédions, nous empêchera de mener notre mouvement radical vers sa plénitude.

Nous nous devons d'être très attentifs à ce processus, du reste normal puisqu'il émane d'un système qui par sa définition d'ensemble, cherche à se protéger par rétroaction. C'est Laborit qui nous l'explique ainsi: « ...chaque niveau d'organisation présente un fonctionnement de l'ensemble. En retour, le fonctionnement de l'ensemble, s'il maintient harmonieusement la structure de cet ensemble, protègera du même coup la structure de tous

---

[17] 25 millions de réfugiés en 1998 pour fléaux écologiques comme perte de fertilité des sols, inondations, sécheresses, etc., soit bien davantage que ceux provoqués par les guerres. Source AMDPRESS du 14 octobre 1999.

[18] La liberté des autres, loin de me limiter, prolonge la mienne à l'infini.

[19] Voir La culture Libertaire, « Transformation sociale et transformation culturelle », par Los Arenalejos, p. 41. Ed. Atelier de création libertaire, Lyon, 1997.

les autres niveaux d'organisation englobés. »[20]

Est-ce à dire que le changement social et politique doit attendre le changement de nos comportements individuels? Il serait illusoire, voire dangereux de le croire : « ...une transformation profonde de l'individu n'est possible que si elle s'intègre dans une transformation synergique de tous les ensembles sociaux jusqu'au plus grand que constitue l'espèce. »[21]

Il n'empêche que «un événement politique est toujours lié à des systèmes économiques qui gouvernent des rapports sociaux. Ceux-ci sont dépendants de la psychologie des individus, qui dépend elle-même du fonctionnement de leurs systèmes nerveux, de leur apprentissage et de leurs mémoires, de leurs envies... de leur culture... ».[22]

Alors si nous voulons éviter de construire des structures viciées[23], mieux vaut, au fur et à mesure de la déstructuration, reconstruire ensemble sans attendre, ciment, briques et murs. Pour le toit on attend un peu ... Autrement dit, il nous faut faire feu de tout bois. Que nos mouvements sociaux-politiques soient baignés dans une riche culture du vivant, de signe libertaire, libérant tout autant les potentialités de notre première que celles de notre seconde nature.[24] Ce faisant, en récupérant notre capacité relationnelle horizontale gratifiante d'entraide, la confiance en nous-mêmes et, par conséquent, en l'espèce humaine et la nature en général, nous récupérerons également la mesure de nos vrais besoins et contribuerons peu à peu à créer un vide autour des entreprises et institutions parasitaires existantes, un aspect non négligeable pour notre lutte contre le superflu, le nuisible, mais aussi pour bâtir une nouvelle société rationnelle.

*L'exemple de la santé*

Prenons l'exemple de la santé qui, du domaine privé et social, peu à peu glissé dans le politique et pour cause, c'est un succulent marché pour les multinationales et les autres larrons. Encore une fois tant l'aspect physiologique que psychologique est conditionné en grande partie par la naissance, ensuite l'allaitement ou pas. Viennent après les premières petites maladies et comme on nous a apprit le fonctionnement du corps selon les théories pasteuriennes qui arrangent beaucoup de laboratoires, on prend les premiers médicaments, on tue les méchants microbes selon la bonne conception chrétienne du bouc émissaire.

En fait les microbes n'y sont pas pour grand chose, les petites maladies sont plutôt salutaires, c'est notre corps qui se met en grève à cause d'une hygiène de vie inadaptée aux besoins physiologiques du corps.

Alors au lieu de chercher les causes, il faut essayer de les corriger dans la mesure que nous permet cette société: écouter son corps, se reposer pour lui permettre d'éliminer ces excédents de toxines et autres déchets métaboliques qui, en passant, alimentent quelques hôtes microscopiques. Sinon on réprime une manifestation salutaire de notre première nature à coups de poisons. C'est alors que notre corps court au plus pressé pour lutter contre les médicaments et néglige le nettoyage en profondeur.

Ainsi l'on va d'une maladie à l'autre, réprimant et empoisonnant le support biologique de notre âme qui a de plus en plus de mal à survivre. Puis un jour, c'est le SIDA ou le cancer et on réagit, mais il est souvent un peu tard. Nous aurons passé toute notre vie à réprimer notre

---

[20] Henri Laborit, *L'esprit du grenier*, Ed. Grasset, Paris, 1992, p.49.
[21] Henri Laborit, *Éloge de la fuite*, Politique, Éd. Laffont, Paris, 1976, p.143.
[22] Henri Laborit, *L' esprit du grenier*, *op. cit*., p. 50. 21.
[23] Liebling disait que « sans une éducation libertaire, tous les mouvements se perdent dans les sables mouvants de la culture libertaire. » ln *La culture libertaire*, op. cit., p.67.
[24] Murray Bookchin dans *Une société à refaire*, (éd. ACL) nous parle de « seconde nature » en se référant à la socioculture comme d'une conséquence logique de l'évolution de notre « première nature » biologique.

corps suivant en cela les trois commandements de l'Eglise, de l'État et du capital que l'on a engraissé souhait sur le dos de la Sécu.

Sans l'État, qui a officialisé la théorie, et le capitalisme tout aurait pu tourner autrement, on aurait écouté des biologistes de renom comme Claude Bernard ou Béchamps qui déclarèrent que « le microbe n'est rien et que le terrain est tout », mais l'approche manichéenne de Pasteur, le chimiste, même si à la fin de sa vie il déclara s'être trompé, permettait d'éviter pas mal de questions embarrassantes, et en plus c'était très rentable.[25]

Combien de fortunes et de structures thérapeutiques lourdes et parasitaires, nuisibles pourrait-on supprimer ? Combien de souffrances aussi ?

Une authentique autogestion de la santé, une affaire éminemment sociale et politique, devrait se baser sur une connaissance authentique des lois de la santé pour favoriser au maximum l'autonomie de chacun par une politique de prévention d'envergure et pour pouvoir faire un choix rationnel quant à ces infrastructures et ces savoirs- faire, utiles seulement dans des cas bien précis comme la chirurgie par exemple. Cette santé pleine éprouvée dans tout son corps renforce notre confiance dans la capacité du vivant (intelligence somatique), et fortifie tout notre système de pensée.[26]

### *La santé relationnelle*

La santé psychique est, elle, déterminante comme nous l'avons vu, en ce qui concerne nos comportements et nos relations, elle se forge surtout dans les premières années de la petite enfance, voire les premières heures pour la relation à la mère. Tout dépend surtout des informations que nous a imprimé notre environnement affectif ou son absence avant l'âge de trois ans à travers les émotions. Celles-ci vont structurer notre système nerveux, permettre d'appréhender l'autre, donc s'auto-estimer soi -même, et tout ceci bien avant que l'on puisse penser. D'où l'importance capitale du domaine privé dans la reproduction des valeurs autoritaires inconscientes: peurs, manque de confiance, dépendance exacerbée, etc., qui détermineront plus tard nos relations pathologiques de dominance/soumission.[27] Ces phénomènes auxquels s'ajoutent le manque de perspectives d'emploi, de relations sociales et l'absence de projets politiques à gauche, donc de futur, ne font qu'alimenter les hôpitaux psychiatriques, les rangs de l'église et des partis d'extrême droite.

En résumé, pour éviter d'alimenter ces véritables fléaux, nous nous devons, parallèlement à et pour un projet politique libertaire clair, rétablir nos capacités psychiques optimum, et pas seulement les « techniques » de gestionnaires. Nous pouvons dès maintenant, faire reculer les limites du système, en grande partie depuis la sphère privée sans devoir se soumettre, s'abandonner aux professionnels et aux institutions.

## *Le rôle et l'importance d'une authentique culture libertaire*

Mais pour cela, pour éviter de reproduire inconsciemment les structures psychiques de

---

[25] Cette autre approche traditionnelle et scientifique de la santé a été reprise et développée par l'école hygiéniste : en France par *La voie hygiéniste*, et en Espagne par l'« Associacion de higiene vital ».

[26] Les anarchistes des années 30 avaient bien compris l'enjeu social d'une bonne santé. Voir les définitions pertinentes de la santé, la maladie, le naturisme dans *l'Encyclopédie anarchiste* de Sébastien Faure.

[27] Voir le Livre de Gerda Fellay, *La conception de l'éducation de Friedrich Liebling*, Tome I. Ed. Peter Lang, 1997, Publications Universitaires Européennes.

notre « société aliénée »[28], donc de « bâtir sur des sables mouvants », il nous faut nous doter d'une culture porteuse d'une éducation permanente qui nous procure les outils pour «démonter» puis pour « rebâtir ».

Ce fut en partie le cas du mouvement libertaire espagnol, avec ses écoles rationalistes pour enfants et les cours du soir pour adultes. Il avait réussi à changer certaines expressions du langage, les prénoms des enfants, etc. Mais plus près de nous, le labeur méconnu de Liebling de 1970 jusqu'à la fin de sa vie en 1983, en Suisse, avec la création de 1'« université populaire de psychologie », mériterait toute notre attention. Elève d'Alfred Adler, fondateur de « la psychologie des profondeurs », grand connaisseur de l'œuvre de Stirner, l'incompris qu'il qualifie de précurseur en ce domaine et en pédagogie, Liebling accorde une grande importance à l'éducation des enfants, aux toutes premières années de la vie. Mais pour lui, travailler avec les enfants sans remettre en cause les acquis de l'adulte ne sert pas à grand chose, et ceci à grande échelle. Fait unique au monde, dans l'université populaire il accueille pour des « thérapies de groupe en grands groupes, jusqu'à cent personnes et plus »[29]. Pas question, pour autant de s'en remettre à des spécialistes, il est indispensable de « se cultiver et cultiver autrui ». Connaissances psychologiques, historiques, « plus nous ignorons l'histoire, plus elle nous domine », apprendre à penser au lieu de croire, éducation libertaire non-violente, sont les grands axes de la culture que Liebling considère indispensables pour une véritable transformation de la société.

« Former des éducateurs pour créer une génération capable de réaliser un nouvel ordre social est le complément qui a manqué à la "formation du peuple" (Volksbildung) des socialistes libertaires. »[30] C'est cela créer, non pas une simple « contre culture » toujours définie par rapport à la dominance instituée, mais « **notre culture libertaire** », forgée par nos expériences actuelles, mais aussi à travers l'histoire et dans le monde entier. A nous de savoir y inclure les pratiques libertaires d'autres collectifs non déclarés comme tels, les résultats des sciences anthropologiques et de toutes les autres, l'art sous toutes ses manifestations.

Une culture libertaire de ce type pour rester vivante et vivifiantes, diversifiée et à la fois cohérente, garante de son passé et porteuse d'avenir, ne peut que se ressourcer et évoluer avec une pratique portée dans tous les champs interactifs du privé, du social et du politique. A leur tour ces derniers dépendent d'un liant qui les alimentent constamment en connaissance et savoir-faire, leur donne l'énergie vitale que procure la synergie de toutes les pratiques et connaissances confondues.

## *Conclusion succincte et provisoire*

Pour conclure, il faut vous dire que rien de ce que nous vous communiquons n'aurait été possible sans la mise en pratique de nos idées. C'est cette expérience qui nous a permis le constat des limites que nous impose le système: celles-ci ne sont pas tant dans les structures sociales que dans nos structures psychiques, ce sont celles ci qui ont un pouvoir transformateur ou pas. Lorsqu'on vit ce que l'on pense, on se rend compte que les domaines du privé, du social et du politique pris séparément ne nous conduisent nulle part et qu'il faut faire feu de tout bois. Pour peu que l'on soit confronté aux vraies nécessités humaines, les vitales, on se rend compte aussi que les questions, les revendications des anarchistes et leurs organisations correspondantes actuelles n'y répondent pas, d'où le besoin d'adapter nos organisations aux nécessités que réclament nos pratiques.

---

[28] Pour reprendre une expression d'Eric Fromm. Voir les livres: *Société saine, société aliénée* ; *La passion de détruire.*

[29] Gerda Fellay in *La culture libertaire*, op. cit., p. 73.

[30] *Idem*, p.75. En cela il rejoint Laborit : « Cette transformation n'est possible que si l'ensemble des hommes prend connaissance des mécanismes qui les font penser et agir. » Voir ouvrages cités.

Alors, si nous voulons un avenir, non pas tant de l'étiquette anarchiste mais de l'esprit qui l'anime et du savoir qui l'habite, ne laissons pas s'ossifier la chrysalide... Que le papillon puisse s'envoler dépend d'elle…

Tiré de *L'anarchisme a-t-il un avenir ?*, éd. ACL, 2001.